

Le confort et l'obéissance

Martine B. Côté

Numéro 163 (2), 2017

Banlieues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, M. B. (2017). Le confort et l'obéissance. *Jeu*, (163), 31–35.

Ses personnages ne sont pas des banlieusards, mais plusieurs ont une relation trouble avec le concept de banlieue. L'auteur et comédien Steve Gagnon a grandi à Neufchâtel,

une banlieue typique de Québec, mais, rapidement, ses désirs sont devenus trop grands pour être contenus dans un tel environnement.

Le confort et l'obéissance

Martine B. Côté



En dessous de vos corps je trouverai ce qui est immense et qui ne s'arrête pas, écrit et mis en scène par Steve Gagnon (Théâtre de la Manufacture, 2013). Sur la photo : Renaud Lacelle-Bourdon (Néron) et Marie-Josée Bastien (Agrippine). © Suzane O'Neill



En dessous de vos corps je trouverai ce qui est immense et qui ne s'arrête pas, écrit et mis en scène par Steve Gagnon (Théâtre de la Manufacture, 2013). Sur la photo : Marie-Josée Bastien (Agrippine), Marie Soleil Dion (Junie), Guillaume Perreault (Britannicus), Renaud Lacelle-Bourdon (Néron) et Claudiane Ruelland (Octavie). © Suzane O'Neill



« La banlieue, ça dit que la famille est tout ce dont on a besoin, au fond, et qu'au pire, si on veut voir autre chose, il y a la télé et l'Internet. »

– Steve Gagnon

Même après plus d'une heure de discussion, Steve Gagnon peine à trouver des avantages à vivre en banlieue: «La qualité de l'air, peut-être. Plus d'espaces verts. Quoi que.» Jamais on ne sent du mépris chez le jeune dramaturge; beaucoup d'incompréhension, toutefois: «On crée des milliers de petits royaumes avec nos maisons et nos clôtures. C'est sécuritaire, c'est confortable. La banlieue, ça dit que la famille est tout ce dont on a besoin, au fond, et qu'au pire, si on veut voir autre chose, il y a la télé et l'Internet.» Son Agrippine, personnage de mère dans *En dessous de vos corps je trouverai ce qui est immense et qui ne s'arrête pas*, en parle comme d'un centre. Pour elle, la banlieue, c'est l'équilibre. Elle ordonne à ses fils de ne pas «péter les plombs», de rester au milieu. Steve Gagnon explique: «Elle a construit pour ses fils un environnement raisonnable, modéré. Elle croit que la seule façon de rester équilibré, c'est d'y demeurer, car s'excentrer, c'est créer du déséquilibre.»

AGRIPPINE

Moi, je vous ai élevés au centre. J'veus ai bâti une maison, parfaite, avec tout c'qu'il fallait au centre. Autour d'la maison, j'veus ai construit un immense jardin, encore là, avec tout c'qu'il faut pour que vous manquiez jamais de rien. J'veus ai fabriqué, sur mesure, des métiers, j'veus ai construit, sur mesure, un empire, pas loin d'la maison, pour que jamais vous ayez à quitter le centre. [...]

NÉRON

Non. Y a pas de centre. Y a pas d'entre-deux. Pas à vingt-cinq ans. J'veux pas qu'y ait de centre, j'veux pas que les choses soient centrées, j'veux pas que les choses soient tièdes pis normales pis ennuyantes. J'veux le sublime. J'ai vingt-cinq ans. Je veux le sublime. Je serai le sublime. J'veux tout ou rien.

En dessous de vos corps je trouverai ce qui est immense et qui ne s'arrête pas, Québec, L'instant même, 2013, p. 25-27.

Dès l'adolescence, Steve Gagnon observe un contraste entre ses envies, ses désirs et le milieu dans lequel il vit: «Très tôt, j'ai développé une passion pour la cuisine. Je trouvais des recettes et là, je descendais vers la grosse épicerie du boulevard Bastien. Mais, chaque fois, j'en revenais bredouille. Je demandais du mascarpone; on me regardait bizarrement. Je découvrais un nouveau fruit; l'épicerie ne l'avait pas. C'est anecdotique mais, chaque fois, ça me frappait de plein fouet: il y avait un énorme contraste entre ce que je devenais et l'environnement dans lequel j'évoluais. Mon milieu de vie répondait de moins en moins à mes attentes.»

UN ENCLOS DANS UN ZOO

Le centre-ville de Québec devient rapidement un exutoire. Tous les soirs, il y migre, en quête d'aventures, de spectacles et de découvertes. Rapidement, il confronte ses parents, sans le vouloir, avec ses goûts atypiques et ses convictions, interrogeant par la bande leurs choix de consommation. Par contre, jamais les parents de Steve Gagnon n'ont vu dans la plume ardente de leur fils une attaque à leur mode de vie. Son absence de mépris pour la banlieue n'y est sûrement pas étranger: «Je me suis coupé de cette vie-là, mais pas déconnecté. Des gens que j'aime font encore partie de ce milieu. Je ne veux sortir personne de la banlieue, mais je souhaiterais qu'elle soit moins artificielle. C'est un enclos dans un zoo: on recrée une faune, une flore, tout est là pour que tu vives bien, que tu ne manques de rien. Mais ça n'a rien à voir avec le milieu naturel. Jeune, en banlieue, tu peux vite rapidement avoir l'impression que la vie, c'est juste ça.» Longuement, il parle du manque de diversité de la banlieue et de la pression de conformité qu'elle impose: «Dans mon coin, des gens sans télé, ça n'existait pas. Chez nous, on en avait dans toutes les pièces et on n'était pas des extraterrestres.»

Dans *La Fête sauvage* (Véronique Côté et un collectif d'auteurs, Atelier 10, 2015), Steve Gagnon associe à la banlieue la notion

« Ce milieu imaginé pour combler tous nos besoins primaires [...] représente l'exemple parfait du contrôle, et ça en fait l'environnement préféré de nos politiciens. »

de contrôle: «À la télé, dans les journaux, ils disent qu'ils vont nous décorer, nous habiller, nous apprendre à cadrer.» Pour lui, le microclimat formé par la banlieue est un terreau fertile à la dépolitisation et à l'obéissance. «Ce milieu imaginé pour combler tous nos besoins primaires, dit-il, représente l'exemple parfait du contrôle, et ça en fait l'environnement préféré de nos politiciens. Ils peuvent dire aux banlieusards: "Ne vous inquiétez pas, on s'occupe de tout, ne vous intéressez pas à ce qui se passe en dehors." Et, une fois dépolitisés, nous ne sommes plus dangereux.»

Pour celui qui se décrit comme un grand angoissé, retourner dans sa banlieue d'origine, Neufchâtel, devient vite source de cafard: «Je ne comprends pas comment on peut être rempli de désirs, d'ambition, de curiosité et trouver son compte en banlieue.» Steve Gagnon ne regrette par contre aucunement cette jeunesse qui lui a légué, entre autres, une «connaissance de la majorité» et un ancrage dans la réalité. «Oui, je suis porté par un feu, déclare-t-il, je dénonce plein d'affaires, mais je ne veux pas créer des personnages trop marginaux. En plongeant mes histoires dans un environnement plus près de la banlieue, j'emploie des références que tout le monde comprend. J'aurais pu et je pourrais encore devenir une bibitte asociale, intello, mais je ne veux pas sombrer là-dedans. Toujours, je me demande quelle est la façon la plus accessible de faire ce que je veux faire. La langue de mes textes, je veux que tout le monde la comprenne, qu'elle résonne.»

NOMMER L'ANGOISSE

La découverte de *Je voudrais me déposer la tête*, le roman de Jonathan Harnois, fut une révélation pour Steve Gagnon: «Non seulement il décrivait exactement la banlieue que je connaissais, celle qui offre peu d'horizon, mais il la critiquait, en attribuant à ce milieu-là le suicide d'un de ses personnages. Enfin, quelqu'un associait banlieue et angoisse; ça m'ouvrait la porte à

l'acceptation de ce sentiment que j'éprouvais à l'égard de mon milieu d'origine.» Autre influence importante, l'œuvre de Sylvain Trudel, en qui il voit un maître dans l'art de décrire le paradoxe entre le banal et le besoin de toucher à quelque chose de grand.

Dès son premier texte, *La Montagne rouge* (SANG), Gagnon met en scène un jeune homme habité par des pensées de plus en plus sombres et qui ne voit rien qui lui corresponde dans la société. La jeune femme de la pièce, elle, parvient à trouver un équilibre entre ses passions et la vie quotidienne. «Mon amoureuse est comme ça, confie Steve Gagnon, et ça me sauve. Elle, ça ne la fâche pas que ça existe la banlieue.» Alors que lui se fait violence pour y voir autre chose que l'immobilité: «Rien ne bouge, rien ne change, il n'y a rien de trop agréable dont on pourrait s'ennuyer derrière, rien de trop attirant devant.» Plus encore, il y voit une forteresse qui sert de protection émotive: «On a tous tendance à vouloir taire ce qui pourrait nous déranger émotivement. C'est difficile d'assumer les échecs. Les rêves qu'on n'a pas réalisés sont très inconfortables. Je pense que des gens décident de se couper de ce que leur vie aurait pu être, mais qui leur a échappé, en choisissant une vie dans laquelle rien ne va le leur rappeler.»

Dans *En dessous de vos corps...*, Agrippine a d'ailleurs fait le choix de la banlieue par amertume et déception. «J'ai été immense, j'ai été du béton, j'ai sacrifié des millions de nuits, j'ai sacrifié mes mains, j'ai sacrifié mon dos. Surtout, j'ai sacrifié ma beauté, j'étais une femme pis j'ai sacrifié ça, j'ai arrêté d'être une femme, j'étais belle, j'étais, j'étais magnifique, pis j'ai sacrifié ça pis j'ai été du béton. J'ai travaillé des millions de nuits, j'ai arrêté d'me coiffer, j'me suis pus acheté aucun vêtement, j'ai arrêté de sourire aux hommes, j'ai arrêté d'me confier aux femmes, j'ai tout sacrifié pour vous garder au centre...»

Steve Gagnon, rêveur ardent, ne peut s'imaginer retourner vivre un jour en

banlieue. «Il m'arrive d'avoir un élan de nostalgie quand j'y retourne, mais ça fait rapidement place à l'angoisse. Je sais qu'on ne peut pas tous vivre dans des appartements mi-croches du Plateau, mais le *clabord* et la mélamine, c'est plus fort que moi, je peux pas!» conclut-il dans un grand éclat de rire. ●

JEUNE FEMME

Après ça on ira manger au McDo du Walmart. Envoie s.t.p. viens faire la commande avec moi. J'te l'demande comme il faut. Envoie viens-t-en. J'veux qu'on fasse quelque chose de normal ensemble, j'veux t'sentir là avec moi dans la vraie vie en train d'faire une affaire ben normale. J'peux pus juste vivre avec toi dans ta tête, ça s'peut pus là. Tu comprends-tu c'que j'te dis? R'garde-moi. Dis-moi c'qu'y a d'mal dans le fait de faire l'épicerie ostie. Tu juges tout l'temps toute. J'aime ça moi faire l'épicerie. Pis j'aimerais ça la faire avec toi. Ou ben viens pas faire la commande avec moi, mais viens à la pharmacie d'abord. Viens au cinéma. Viens manger au resto avec moi. Viens faire le lavage. Viens lire le journal. Viens t'acheter des jubes, des chocolats à deux piasses chaque. Viens t'acheter des nouvelles bobettes. Viens chez Zellers faire développer mes photos, viens patiner, viens à la bibliothèque avec moi. Viens à la caisse, au Dollarama, viens passer une journée l'fun avec moi, une journée de dimanche cheap, on va aller déjeuner au Normandin ostie, on va aller niaiser au marché aux puces s'acheter des vieilles cassettes ou des grands gilets FUBU à trois pour quinze piasses. Crisse... Sors juste un peu avec moi, j'en ai besoin, j'te jure j'en ai besoin là. J'vas devenir folle, c'est pas une joke j'vas devenir folle pour vrai, je l'sais pus quoi faire pantoute, lève-toi pis viens avec moi OK.

La Montagne rouge (SANG), Québec, L'instant même, 2010, p. 27-28.

Ils peuvent dire aux banlieusards : "Ne vous inquiétez pas, on s'occupe de tout, ne vous intéressez pas à ce qui se passe en dehors." Et, une fois dépolitisés, nous ne sommes plus dangereux. » – Steve Gagnon

La Montagne rouge (SANG) de Steve Gagnon, mise en scène par Frédéric Dubois (Théâtre des Fonds de Tiroirs/Carrefour) au Carrefour 2010. Sur la photo : Claudiane Ruelland (Jeune Femme) et Steve Gagnon (Jeune Homme). © Nicola-Frank Vachon



Martine B. Côté a travaillé plus de 10 ans à ICI Radio-Canada Première et à ICI Musique, au sein des stations de Québec, de Toronto, de Sudbury et de Montréal. Elle a animé les grandes assemblées publiques du collectif Faut qu'on se parle et travaille notamment comme formatrice en communication dans le milieu syndical.